

ils en parlent encore



JO DEKMINE

Le sang du 140

140. C'est le numéro de l'immeuble de l'avenue Plasky à Bruxelles où est hébergé le théâtre que dirige, depuis 42 ans, **Jo DEKMINE**¹. Homme de théâtre - ou plutôt de spectacle, comme il le précise lui-même -, il est aussi passionné de cinéma, de peinture, de musique, de danse... Bref, de l'expression artistique sous toutes ses formes, au point d'avoir été également l'un des instigateurs d'émissions de télévision comme *Cargo de nuit* et *Java*.

Quel contact avez-vous avec l'école aujourd'hui ?

Jo DEKMINE: Depuis 20 ans, j'ai une complicité avec les enseignants. Je suis en contact avec des professeurs de français, de religion, de sciences humaines et de langues. Le 140 a son prix littéraire. Les étudiants écrivent, pas seulement sur les spectacles, mais sur eux aussi. Je suis fier de ces profs, de cette amitié, de la qualité de ces enseignants, de leur courage imaginaire pour aller vers autre chose... Il faut développer la curiosité chez l'étudiant, mais je n'aime pas cette

expression parce que je connais des gens qui sont curieux de tout mais qui n'ont pas de monde intérieur. Ils savent plein de choses, mais se connaissent-ils eux-mêmes ?

Quel genre d'élève étiez-vous ?

JD: À l'école primaire, j'étais un rêveur... Donc, je n'ai pas compris. Au secondaire, je n'étais pas un bon élève. Je n'ai pas terminé mes humanités, mais j'ai rencontré des professeurs qui appréciaient chez moi quelques qualités, mais des qualités qui ne pouvaient pas s'exprimer dans toutes les matières. En revanche, je me suis assez vite exprimé par l'écrit. Et puis, j'ai été conseillé par l'abbé DASNOY, qui m'a dit: "Écoute, va à La Cambre!". Là, je me suis retrouvé heureux et me réalisant après mes "terrains vagues", où le rêve remplaçait la réalité.

Le secondaire, c'est donc un mauvais souvenir ?

JD: Non, en dernière année j'ai rencontré des profs avec lesquels j'ai repris contact ensuite. Ils avaient

il l'a dit...

"Les professeurs font ce métier curieux qui consiste à rencontrer tous les jours des étudiants qui, pour la plupart, n'ont pas demandé à étudier; ils ont à les séduire et cela, sans démagogie"

"Les profs qui paraissent avoir un contact fort avec leurs étudiants, ce sont ceux qui parlent d'eux et pas des choses"

"Au niveau culturel, la curiosité demande plus d'effort que de faire du jogging autour du parc"

"Certains disent: «Le 140 est un théâtre d'avant-garde!» En fait, c'est un théâtre d'aujourd'hui. Et ce n'est pas toujours du théâtre, c'est du spectacle!"

"Au théâtre, il y a des gens respectueux de ce qu'ils voient, mais il n'y a pas une once de changé chez eux à la sortie"

"À la télévision, l'audience, c'est la grande peur!"

"À Bruxelles, il y a un théâtre par pâté de maisons. C'est beaucoup plus riche en originalité qu'à Paris, qui est plein de théâtres de boulevard ou de comédies avec de grands noms... mais il faut courir en banlieue pour voir des choses étonnantes!"

"Il y a des gens, quand ils me parlent de la foi, je la perds immédiatement!"

Carte d'identité

Nom: DEKMINE

Prénom: Jo

Âge: 75 ans

Profession:
directeur de théâtre

Signe particulier:
préfère les balbutiements
aux certitudes

ÉLOQUENCE?

"J'ai assisté à des concours d'éloquence avec certains élèves brillants. Mais j'entendais des choses qui n'étaient pas ce qu'ils avaient dans la tête, avec des générosités qui n'étaient pas les leurs. Ils étaient déjà avocats pour dire que l'assassin est un innocent. Mais pour moi, plutôt que toutes ces brillances, ce qui compte part du balbutiement. S'il s'agit de s'exprimer, il convient d'abord d'essayer de savoir qui on est, et donc d'arriver à s'aimer".

essayé de m'enseigner la poésie classique et moi, je leur ai appris Henri MICHAUX, d'autres types de poètes, le surréalisme...

En quoi ces enseignants étaient-ils différents?

JD: Ils portaient une attention à l'identité: "Qui est ce bonhomme que j'ai en face de moi?". Sans vouloir en décider, mais avec le souci de l'entendre.

Vous avez été aussi enseignant...

JD: Oui, pendant 4 ans, en graduat d'architecture d'intérieur. Je donnais un cours sur les grands courants contemporains. Les étudiants devaient s'exprimer par rapport à ce qu'ils faisaient, à partir de leurs projets. Aujourd'hui encore, quand je rencontre des étudiants, je leur demande: "Comment vous situez-vous par rapport à votre futur métier? Et par rapport à vous-même? Qu'allez-vous faire dans la vie: une vocation? Le pognon? Une famille?". Souvent, la dimension oubliée, c'est: qui je suis? Quelle est mon identité, quelle est la qualité de mes fragilités, quel est le moment où je me mets à balbutier et où cela devient intéressant pour ma propre définition? Ce sont ces moments d'interstice, de silence, de respiration que beaucoup d'ados ne prennent pas, absorbés qu'ils sont par l'action, la musique ou Internet. Ils sont absorbés, ce qui ne veut pas dire qu'ils apprennent!

Entre le Jo DEKMINE de 15 ans et celui d'aujourd'hui, que s'est-il passé?

JD: J'ai eu beaucoup de chances: celle de passer des humanités aux beaux-arts, celle d'écrire sur la peinture, celle, à 17 ans, de rencontrer Léo FERRE à Paris, de le prendre par la peau du dos et de l'amener ici pour chanter, uniquement devant des étudiants, dans un cabaret littéraire. Chance encore de présenter Boris VIAN en tour de chant devant très peu de monde. Serge GAINSBURG est venu chanter au début de la carrière du 140, mais aussi avec assez peu de public; à l'époque, c'est avec Hugues AUFRAY que je faisais les foules. Ma chance, c'est d'avoir rencontré mon ami Francis BLANCHE, qui me disait: "Avec les films idiots dans lesquels je joue, je fais de l'argent mais moi, ce que j'aime, c'est Henri MICHAUX, le free jazz!".

La chance, on en est responsable?

JD: On la favorise. Il s'agit aussi d'aimer ce qui vous a été donné et d'en faire quelque chose. Il y a aussi la foi parce que, chez les enseignants que je rencontre, je m'aperçois que cela joue un rôle. La foi et le doute, mais pas une espèce d'absence, de vide. Chez certains, on sent que la lumière est là et chez d'autres, on sent cette incroyable absence de lumière.

Comment définiriez-vous la foi?

JD: La foi doit être un peu celle du charbonnier. Ce n'est pas un phénomène intellectuel. Disons que je me sens accompagné. Ne le méritant que peu, mais oui... c'est une chance, sans doute. J'ai des amis qui se posent beaucoup de questions par rapport à cela car enfin, les 2.000 ans de christianisme ont sur le dos de grandes laideurs! Mais de toute manière, toute idéologie, dès qu'un pouvoir s'en empare, on a vu ce que cela donnait!

Comment choisissez-vous vos spectacles?

JD: Les spectacles que je propose sont entrepris par des gens qui parlent d'eux-mêmes, et donc de nous, parce que toute parole s'adressant à l'autre doit passer à travers soi. Je crois aussi au théâtre de répertoire; il y a des relectures de MOLIERE intéressantes, mais je suis dans autre chose dont pas mal de profs se sont saisis. Nous sortons du programme. Je me rappelle l'un ou l'autre classique au collège, à Sainte-Geztrude. Les acteurs venaient "faire leur devoir". Par rapport à cette époque, les choses bougent mais il est devenu beaucoup plus difficile de réquisitionner l'attention. Pour mes spectacles, les auteurs s'expriment sous différentes formes, j'exige une belle qualité sensible et artistique. Mon premier critère est: "Est-ce que je reconnais quelqu'un, est-ce que nous nous reconnaissons?". Est-ce que nous sommes dans une vérité quelconque, ou dans une vérité à ce point transposée que c'est élégant? Cet objet sera-t-il le miroir de nos questions, de nos fragilités, de nos bonheurs? ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

1. www.theatre140.be